

Norman Jewison

La plénitude malgré les difficultés

Pierre Ranger

Star Wars

Numéro 238, juillet-août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47916ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ranger, P. (2005). Norman Jewison : la plénitude malgré les difficultés. *Séquences*, (238), 28–29.

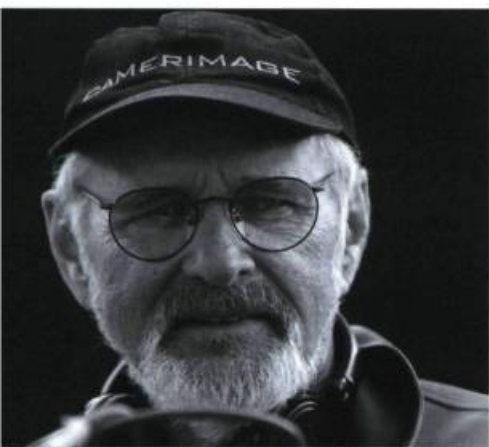
NORMAN JEWISON

LA PLÉNITUDE MALGRÉ LES DIFFICULTÉS

Il est sans contredit l'un des cinéastes canadiens les plus internationalement connus. Norman Jewison a tourné des œuvres mémorables tant par leur contenu social que par l'enthousiasme communicatif qu'elles suscitent. Sa filmographie impressionne : *In the Heat of the Night* (1967, gagnant d'un Oscar), *The Thomas Crown Affair* (1968), *Fiddler on the Roof* (1971), *Jesus Christ Superstar* (1973), *Rollerball* (1975), *...And Justice for All* (1979), *A Soldier's Story* (1984), *Agnes of God* (1985), *Moonstruck* (1987), *Other People's Money* (1991), *The Hurricane* (1999) et bien d'autres. À Montréal afin de promouvoir son autobiographie *This Terrible Business Has Been Good to Me*, Norman Jewison, aujourd'hui âgé de 78 ans, a discuté de sa longue carrière et révélé quelques anecdotes. Voici le compte rendu de l'entrevue exclusive qu'il a accordée à Séquences.

Pierre Ranger

Votre autobiographie s'intitule *This Terrible Business Has Been Good to Me*. Avec votre longue carrière qui s'échelonne sur plus de 50 ans, vous qui avez eu beaucoup de succès tant au Canada qu'aux États-Unis ainsi qu'à l'échelle internationale, pourquoi affirmez-vous que cette profession est si « terrible » ?



Norman Jewison

La raison est que cette profession est très exigeante à plusieurs niveaux. C'est difficile de trouver des personnes qui vont croire à ton film, à ton scénario. Il faut convaincre les banques d'investir, les studios, les producteurs. Tout le monde pense que faire un film est quelque chose de très facile alors qu'il n'en est rien. On doit parfois se démener pendant plusieurs années avant de réussir à réaliser le film qu'on veut faire. Il y a plusieurs contraintes. Je crois qu'un nombre incalculable de déceptions et de rejets découle des métiers entourant les arts. Heureusement, tour-

ner un long métrage apporte aussi son lot de satisfaction et de récompenses. Lorsqu'on fait un film et qu'on raconte une histoire qui réussit à capter l'intérêt des gens partout dans le monde et à vivifier leur imagination, cela peut être très gratifiant.

Faire des compromis est l'un des problèmes ?

C'est l'un des plus grands problèmes. Mais vous savez, maintenant que je suis vieux, je m'aperçois aussi que la vie est un gigantesque compromis. La politique est un compromis. Et l'expression « être au bon endroit au bon moment » est aussi un facteur déterminant dans tout, plus particulièrement dans l'élaboration d'un projet. Alors, je me suis calmé au fil des ans à propos de cette histoire de compromis.

Autrement dit, même si cette profession est exigeante, l'adage « être au bon endroit au bon moment » a été plus d'une fois bénéfique pour vous ?

Absolument. Je ne peux réfuter cette affirmation.

En tant que cinéaste canadien, diriez-vous que vous avez réussi à dépasser des limites de votre profession en ayant une si belle carrière internationale ?

Je ne crois pas. Vous savez, il y a plusieurs Canadiens qui ont eu une carrière internationale très enviable au fil des années. Tout a commencé avec Mary Pickford, Canadienne qui a fondé la United Artists. Aujourd'hui,

Mike Myers et Jim Carrey, qui sont aussi canadiens, figurent parmi les acteurs les mieux rémunérés à Hollywood. Je crois qu'il est dommage que les artistes canadiens doivent s'exiler à Hollywood, à New York, à Londres et à Paris pour réussir. Et cela risque malheureusement de survenir encore, aussi longtemps que notre économie ne sera pas mieux contrôlée et que nos banques n'investiront pas assez dans le talent canadien. Le gouvernement français, par exemple, investit de grosses sommes d'argent pour la culture et les acteurs. Cette stratégie ne peut qu'aider le succès commercial de diverses œuvres et, par conséquent, transformer cette profession.

Le cinéma québécois semble avoir pris de l'ampleur au fil des ans, contrairement au cinéma canadien anglais, n'est-ce pas ?

Le cinéma québécois a toujours été plus en santé que le cinéma canadien anglais. C'est la force de votre cinéma, je crois, et c'est très stimulant. Le cinéma canadien anglais ne peut faire concurrence à celui des États-Unis et, puisqu'il est différent du cinéma québécois, il ne peut donc pas être en compétition avec celui-ci.

Diriez-vous que le cinéma actuel, en général, ressemble plus à une industrie qu'à de l'art en soi ?

On n'empêchera jamais le cinéma de se transformer. Le cinéma est devenu la littérature de la nouvelle génération. Les concepts visuels sont beaucoup plus importants qu'ils ne l'étaient auparavant. Je crois qu'à travers toute cette



Une scène du film *In the Heat of the Night*, gagnant d'un Oscar et l'un des plus grands succès de Norman Jewison, tourné en 1967.

« On n'empêchera jamais le cinéma de se transformer. Le cinéma est devenu la littérature de la nouvelle génération. Les concepts visuels sont beaucoup plus importants qu'ils ne l'étaient... »

mutation, le cinéma en général et même le cinéma canadien ont bien sûr connu des ratés, mais semblent aussi évoluer. Et heureusement, il reste toujours des films d'auteur qui sont d'irréductibles œuvres de survivants.

Le Festival des films du monde vous rendait hommage en 1991. Que retenir-vous de cette expérience ?

J'ai un excellent souvenir de ce moment. J'ai été à une projection de *Rollerball* en compagnie de Pierre Elliott Trudeau. À la fin de la projection, il m'a dit à quel point il aimait cette vision du futur dépeinte dans le film et comment il trouvait intrigante l'idée que les villes étaient gérées par des sociétés plutôt que par un gouvernement. Nous avons bien rigolé de la chose et nous avons discuté de mes films qui portent sur le racisme. Ce fut passionnant. J'ai également été très comblé par l'accueil et la réaction du public lors de cet hommage.

Sur quels projets travaillez-vous actuellement ?

Jusqu'à tout récemment, je préparais deux films pour lesquels j'étais très enthousiaste. L'un était produit par la MGM, l'autre, par la United Artists. Malheureusement, alors que je débutais le tournage de l'un deux, Sony a acheté les deux sociétés et je me suis retrouvé sans travail puisque le tout a été suspendu. Au revoir la United Artists. Merci

et bonsoir la MGM. On ne verra plus le lion rugir tout juste avant le début d'un film de cette société.

Sony ne pourrait pas financer vos deux films ?

Lorsqu'une société en achète une autre, elle fait aussi l'acquisition des actifs de cette dernière. Je ne crois pas que Sony, qui est actuellement un « pop-corn studio », serait intéressée à mes films. Cette société produit des films d'actions « populaires » de 80 à 100 M\$ comme *Spider-Man 2* et *Spider-Man 3*. Je ne fais pas ce genre de truc. Je tourne des longs métrages qui sont terre à terre avec des histoires d'une plus grande sensibilité.

Mais vos films peuvent aussi être « populaires ». On n'a qu'à penser à *Moonstruck* qui, en plus d'avoir été couronné d'honneurs, a été un bon succès commercial ?

Je sais et c'est ce que je me tue à leur dire mais ils n'écoutent pas. Presque tous les studios ont refusé d'endosser *Moonstruck* à l'époque. Cela a pris des années avant que j'obtienne du financement. Alors, oui, parfois c'est une profession horrible. En ce moment, j'essaie de reprendre le contrôle de mes deux nouveaux films mais bien entendu, pour ce faire, Sony me chargera des intérêts.

Quels sont ces projets exactement ?

L'un d'eux, dont s'occupait la United Artists, est adapté du film italien *Bread and Tulips* (Pane e tulipani). Le scénario est de John Patrick Shanley, le même scénariste qui a écrit *Moonstruck*. La comédienne Annette Bening est présente pour le rôle principal de cette histoire classique et romantique. L'autre, celui de la MGM, est une satire politique qui s'apparente à *The Russians Are Coming, the Russians Are Coming* que j'ai tourné en 1966. Il traite de la paranoïa chez les Américains et de leurs peurs imaginaires.

Et vous êtes ici à Montréal aujourd'hui pour parler de votre autobiographie. Il y avait des choses nécessaires à dire dans ce livre ?

Jay Scott, qui était critique pour le *Globe and Mail* de Toronto, a commencé à écrire ce livre sur mes films et sur ma vie. Puis, il est tombé malade et est mort très jeune du sida. Avant de mourir, il m'a demandé de terminer le livre. Les années ont passé et on m'a suggéré d'écrire un chapitre pour le compléter.

Comment avez-vous trouvé l'expérience ?

J'ai senti qu'on révélait des choses sur moi, mais en même temps j'en ai compris la nécessité. Lorsque le livre a été terminé, j'ai trouvé l'expérience plutôt thérapeutique. Maintenant, je dois défendre toutes ces idées que l'on retrouve dans le livre. C'est tout un défi ! (rires) 